

CE QUE PHILOSOPHER DOIT SIGNIFIER AUJOURD’HUI

Boubakar MAIZOUMBOU
Université Abdou Moumouni(Niger)
E-mail : boubakarmah@gmail.com

Résumé : Le philosophe d’aujourd’hui doit partir du vécu réel. C’est à cette condition que le philosophe, en tant que témoin averti de son contexte social d’existence, peut se donner le devoir de révéler et de clarifier, à ceux qui ne le peuvent, les injustices sociales. C’est dans cette logique que le philosophe africain doit désormais œuvrer pour contribuer au changement positif du contexte social actuel de l’Afrique, caractérisé par ce qu’il est convenu d’appeler le sous-développement. De cette façon, le philosophe africain aurait réussi à jouer le rôle que lui a assigné la philosophie depuis Platon, celui de diriger la société. En même temps, cela lui permettrait de changer la mauvaise conception que les Africains, y compris souvent les leaders, ont de la philosophie. C’est à lui, le premier, que revient le devoir d’amener les autres esprits à comprendre les choses lorsqu’ils ne peuvent pas le faire par eux-mêmes.

Mots-clés : philosophe, Afrique, développement, malaise, contexte social.

Abstract: Today's philosophizing must be based on real life. It is on this condition that the philosopher as an informed witness of his social context of existence can give himself the duty of revealing and declaring them to those who do not cannot worry about injustice. It is in this logic that the African philosopher must henceforth work to contribute to the positive change of the current social context of Africa characterized by what it is agreed to call under-development. In this way, the African philosopher would have succeeded in playing the role assigned to him by philosophy since Plato, that of leader of society. At the same time, it would allow him to change the misconception that Africans, often including leaders, have of philosophy. He is the first to have the duty to get other minds to understand things when they cannot do it on their own.

Keywords: to philosophize, Africa, development, malaise, social context.

Introduction

Aujourd’hui encore il demeure opportun, voire même nécessaire, pour nos sociétés, de rappeler la fameuse XI^e thèse de Marx sur Feuerbach : « les philosophes n’ont fait qu’interpréter diversement le monde, ce qui importe c’est de le transformer » (M. Karl, E. Friedrich, 1968, p. 54). C’est une phrase qui doit interpeller les philosophes de notre temps, qui sont témoins des malaises qui continuent de caractériser nos sociétés : pauvreté, chômage, désespoir, injustice, corruption, insécurité, etc.

En effet, pendant plus de 50 ans après leurs indépendances, du moins officiellement, les Etats africains peinent à relever le défi du développement. Cela paraît pourtant insensé quand on sait que le territoire de la plupart de ces Etats regorge d’énormes richesses naturelles qui ont pourtant, en grande partie, servi à développer les pays qui sont aujourd’hui qualifiés de puissances économiques. Logiquement, ces richesses naturelles doivent permettre à nos Etats de se hisser au rang des Etats qui comptent en ce qui concerne la problématique du développement. Au contraire le niveau atteint par les secteurs sociaux de base (l’éducation, la santé, l’eau potable, l’électricité, etc.) dans nos pays laissent comprendre que nos sociétés sont au bas de l’échelle du développement.

De ce fait, sur la carte économique mondiale, ils ont le statut des pays sous-développés, en voie de développement ou des pays du tiers-monde. En ce sens, Y. Akakpo (2016, p. 20) pense qu’il est fondé de se demander sur « ce qui semble rendre compte de la capacité de certains pays du tiers monde (cas de la Chine) à bouleverser, en si peu de temps, la carte économique, politique, culturelle du monde, alors que beaucoup de pays d’Afrique s’enlisent dans le sous-développement sans espoir de s’en sortir tôt ».

Les raisons de cette mauvaise situation économique des pays africains sont pourtant bien connues : la corruption, l’irrationalité de la gestion des ressources, etc., somme toute, dues à la mauvaise gouvernance de nos Etats qui fragilise nos sociétés caractérisées, comme dit Y. Akakpo (2016, p. 21), par leur « désarticulation » et leur « désorganisation ».

Faut-il alors continuer à spéculer face à cette situation qui nécessite pourtant l’urgence de l’action ? Quel doit être le vrai rôle du philosophe africain ou du philosophe de l’Afrique dans un contexte caractérisé par le malaise social généralisé ? Que devrait signifier aujourd’hui philosopher en Afrique ou sur l’Afrique ?

Avec ces questions nous voulons montrer la responsabilité des philosophes africains ou de l'Afrique face à la situation de misère qui caractérise les populations des pays de ce continent. Nous envisageons de partir de la logique de Marx dans la XI^{ème} Thèse sur Feuerbach pour définir le philosophe en Afrique aujourd'hui. Comme Marx l'a fait en son temps, nous voulons appeler les philosophes africains à cesser d'interpréter les catégories creuses de la métaphysique pour s'occuper pratiquement du sort actuel de l'Afrique.

Pour ce faire, nous structurons notre texte en trois points essentiellement : le premier point traitera le rapport du philosophe à son contexte social ; le deuxième analysera le contexte social actuel de l'Afrique et le troisième enfin définira le philosophe en ou sur l'Afrique.

1. Le philosophe et le contexte social

Il convient d'abord de préciser qu'il n'est pas opportun de revenir, dans le cadre d'un article, sur les détails de la signification de la philosophie politique qu'implique le présent titre. Soulignons simplement que ce n'est pas pour rien que depuis l'antiquité Platon a assigné au philosophe le rôle de diriger la cité. C'est parce que pour lui, le philosophe est l'homme le plus intelligent¹ de la cité, et, à ce titre, sa direction doit lui revenir. S. Mahamadé (2013, p. 28) explique à cet effet qu'«il revient au philosophe, dans la mesure où il est apte à saisir la finalité à laquelle chaque être est destiné, de guider la réunion des hommes en un collectif, de diriger l'État».

Cela revient à dire que l'histoire de la philosophie retient que le philosophe a toujours un rôle, et pas de moindre, à jouer dans une collectivité des hommes, dans un État.

Nous voulons seulement montrer que depuis Marx le rôle du philosophe dans la cité, ou la société en général, n'est plus celui que lui assigne la théorie traditionnelle², le fait de prévoir des principes moraux en fonction desquels doit vivre une société. Marx³, au contraire, veut que le

¹ Platon, *La République*, 521 b : « Quels autres hommes obligeras-tu donc à venir s'occuper de la garde de l'État, sinon ceux qui, ayant la plus parfaite intelligence des moyens par lesquels un État est le plus parfaitement gouverné, sont en possession de dignités différentes et d'un genre de vie que la vie politique ? »

² Il s'agit de la philosophie politique chez Platon, Aristote, Kant ou Hegel, pour ne citer que les plus importants.

³ Axel Honneth fait de Marx le précurseur de la philosophie sociale en le comparant à Hegel : « Le tableau que Hegel, dans ses derniers ouvrages, peint de la vie sociale de son époque n'inclut que de façon marginale les phénomènes de paupérisme engendrés par l'économie. Ce n'est qu'avec l'œuvre de son élève Marx qu'ils seront placés au centre de la

philosophe parte de la situation réellement vécue par la société pour s’engager à agir en vue de la transformer. C’est tout le sens de la XI^{ème} Thèse de Marx sur Feuerbach, évoquée déjà ci-haut, qui interpelle le philosophe, devant la gravité de la contradiction ou de « l’incohérence » (S. Mahamadé, 2003, p. 188) que vit la société, à cesser de spéculer pour agir. Il s’agit là, face à la théorie traditionnelle, de la signification de la Théorie critique ou, comme dit S. Haber (2006, p. 240-243), de « la théorie sociale critique ».

On peut, en ce sens, parler du nouveau rôle du philosophe avec l’avènement de la critique sociale sous l’égide de la philosophie sociale que F. Fischbach (2009, p. 23) considère aujourd’hui comme « l’une des branches les plus actives et les plus productives de la philosophie ». C’est un rôle qui lui est assigné par rapport à un contexte ou un ordre social bien déterminé. Nous assistons en effet aujourd’hui à de nouveaux concepts philosophiques qui reflètent le témoignage des philosophes sur le malaise de leurs différents contextes sociaux. Ce sont des concepts comme « L’invisibilité sociale » (G. Le Blanc, 2009), de « vies précaires » (*Ibid*, 2007), de « la privation de monde » (F. Fischbach, 2011), « l’expérience de l’injustice » (E. Renault, 2004), de « pathologies du social » (A. HONNETH, 2009) , de l’« expérience de la dépossession » (S. Haber , 2007), de « la vie mutilée » (Th. W. Adorno, 1980), somme toute caractéristique de la société actuelle soumise à la critique d’un certain nombre de philosophes contemporains engagés dans la dénonciation de ce qu’il est désormais convenu de considérer comme « des évolutions manquées » (A. Honneth, op. cit., p. 40) de notre société.

Visiblement et logiquement, dans le précaire contexte actuel de nos sociétés, le philosophe n’a d’autre rôle à jouer que celui d’être, d’une façon ou d’une autre, à l’avant-garde de « l’action collective » (S. Mahamadé, 2013) concourant à soigner nos sociétés de leurs malaises dont les causes viennent malheureusement non pas d’une quelconque force surnaturelle, mais des hommes eux-mêmes.

2. Le contexte social actuel de l’Afrique

philosophie sociale. Dans les pays occidentaux les plus développés, le processus d’industrialisation capitaliste a connu entre-temps une telle accélération que les conséquences sur le monde vécu sont devenues imprévisibles ; c’est donc l’expérience de la misère économique et du déracinement social qui va donner l’impulsion au développement de la théorie de Marx. » (A. HONNETH, *La société du mépris. Vers une nouvelle Théorie critique*, trad. o. Voirol, Paris, La découverte, 2006, p. 54.)

Il peut paraître tautologique de parler aujourd'hui du malaise du contexte social en Afrique, tellement cela constitue le sujet d'actualité de plusieurs canaux de presses. L'injustice sociale se fait remarquée à travers les souffrances des populations devenant de plus en plus vulnérables. Cela s'explique par la précarité des secteurs sociaux de base : l'eau potable, la santé, l'éducation souffrent de l'inattention des gouvernements africains. En témoignent les consultations sanitaires de nos dirigeants dans les hôpitaux du nord. Il faut ajouter à cela le boycott de l'école publique par les enfants des nantis qui préfèrent la scolarisation en occident moyennant des sommes faramineuses.

Pourtant, cette situation n'a pas pour cause la nature pour croiser les bras et se résigner. Au contraire, c'est une situation créée par l'homme. Elle est le fruit de la désorganisation des sociétés africaines. Elle est née de la fragilité des institutions politiques, gangrénées par la mauvaise gouvernance dont les conséquences sont inestimables sur la vie de nos populations.

La preuve est que pendant toute une décennie, les pays africains occupent les mauvais rangs sur les rapports de l'Indice du développement Humain (IDH) du Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) et de l'Indice de Perception de la Corruption (l'IPC) de *Transparency International*. En 2019 (IDH, 2020), les cinquante derniers pays sont africains, et les « fortement corrompus » (IPC, 2020) sont encore africains. De même, conséquemment à cette « désarticulation » dont parlait Akakpo dans *Science et reconnaissance*, l'Afrique connaît plus de chômage que les autres régions du monde. En effet, d'après le Rapport 2020 du Bureau International du Travail,

en 2019, près de 34 millions de personnes étaient au chômage en Afrique, dont 12,2 millions de jeunes âgés de 15 à 24 ans, soit 6,4 millions de plus qu'en 2010 et une augmentation de près de 1,5 millions du nombre de jeunes chômeurs. Le taux de chômage de la région (6,8 %) est nettement supérieur à la moyenne mondiale (5 %), ce qui signifie que le chômage est un problème majeur en Afrique.

En philosophie, cette mauvaise caractéristique du contexte social de l'Afrique peut être qualifiée tout simplement de mal. Il s'agit malheureusement d'un mal imposé à l'homme par l'homme. Un mal, non pas tel que le conçoivent les anciens (Platon et Aristote) ou les modernes

(Kant⁴ et Spinoza) comme une éthique d’inspiration religieuse, pour laquelle l’homme a nécessairement besoin de Dieu pour vaincre le mal ou pour accéder au bien. C’est au contraire le mal vu par les humanistes qui tentent, comme dit S. Mahamadé (2008, p. 102) « de sauver la confiance en l’homme de promouvoir, en d’autres termes, un humanisme véritable par-delà l’humanitarisme auquel conduit une éthique d’inspiration religieuse à la manière de Levinas ».

C’est pour dire que cette catégorie de mal dont souffre l’Afrique est à la mesure de l’homme, parce qu’une situation imposée par l’homme lui-même. Dans ce cas, ne devons-nous pas donner raison à K. Marx (1972, p. 18) pour qui « l’humanité ne se pose que des problèmes qu’elle peut résoudre, car, à y regarder de plus près, il se trouvera toujours, que le problème lui-même ne surgit que là où les conditions matérielles pour le résoudre existent déjà ou du moins sont en voie de devenir » ?

De toute évidence, il convient de reconnaître, au moins devant l’épreuve des faits, que les problèmes actuels de l’Afrique ne souffrent d’aucune fatalité. Les difficultés dont souffrent nos populations sont simplement d’ordre humain, et donc surmontables. Et personne, mieux que le philosophe africain, n’est en mesure de comprendre les contours de ce contexte africain, lui qui vit parmi ces populations africaines. C’est dire qu’il est témoin de la souffrance de ces populations. Or que doit signifier le témoignage d’un philosophe sinon qu’une observation avertie d’une situation donnée ?

3. Le philosophe en Afrique

Face à la situation actuelle de l’Afrique, le philosophe africain, l’observateur averti, le grand témoin, est censé abandonner la spéculation traditionnelle des philosophes pour s’attaquer à la recherche des solutions aux problèmes du moment. Cela suppose qu’il soit en mesure de remplacer, dans son discours, les concepts connus de la métaphysique par des concepts qui soulèvent, révèlent ou dévoilent les vraies caractéristiques de nos sociétés. Déjà en Afrique, de façon générale, la société a une mauvaise conception de la philosophie. Si les philosophes ne sont pas taxés de nourrir des discours creux et inutiles, ils sont vus comme des offenseurs de Dieu.

⁴ S. Mahamadé (2008, p. 93) situe ici la conception religieuse de mal : « De Kant à Levinas en passant par Nabert, la réflexion philosophique sur le mal s’est ouvertement nourrie d’une inspiration religieuse. Aussi a-t-elle conduit à l’idée d’un mal radical ou absolu et culmine dans la conviction que l’homme, considéré comme individu ou comme sujet collectif, ne peut accéder au bien par ses propres forces mais a besoin du secours d’un être transcendant, de l’intervention de Dieu. »

Souvent ce sont même les décideurs politiques qui dénigrent la philosophie. Souvent, ils vont jusqu'à évoquer la possibilité de la fermeture des institutions académiques formatrices des philosophes. C'est ce que Romuald Évariste B. (2018, p. 2) souligne : « il n'est pas rare d'entendre des décideurs conforter l'opinion de l'inutilité de la philosophie. Et, à partir de ce constat, de dénoncer l'investissement à perte dans la formation des étudiants en philosophie et le traitement salarial des enseignants de philosophie sur le continent ».

Cela revient à dire que le philosophe africain a tout intérêt, comme ailleurs, à marquer sa société et, avec elle, son temps. Cela ne suppose pas qu'il soit au-devant des chantiers comme un ingénieur ou au-devant dans un front de guerre comme un militaire, pour défendre la sécurité et le développement de l'Afrique. Il n'a pas besoin de tout cela pour être reconnu et compris des sociétés africaines. Il pourrait rester philosophe et bénéficier de la reconnaissance de ces sociétés s'il cesse de spéculer pour partir du contexte social africain pour philosopher. Pour ce faire, il doit tâcher d'user, dans son discours ou ses travaux, des catégories renvoyant pratiquement aux situations de nos sociétés. Ce sont des catégories comme souffrance, famine, vulnérabilité, pauvreté, misères, analphabétisme, corruption, injustices, etc., somme toute caractéristique de nos sociétés africaines. Mais au-delà de tout, l'implication du philosophe africain dans le vécu réel de sa société est une question d'engagement personnel. Or l'engagement, vu en ce sens, renvoie à diverses formes de militantisme dans la société. Il peut être politique ou corporatiste. Il est politique lorsqu'on milite dans un parti politique aux fins de conquérir le pouvoir, et corporatiste quand on s'associe à des organisations de la société civile pour défendre certaines valeurs.

Nous pouvons alors terminer cette réflexion en nous demandant si les philosophes africains sont prêts à s'engager pour contribuer au développement de l'Afrique. Cette question peut paraître non-pertinente dans la mesure où ils existent déjà des philosophes africains qui mènent activement des activités politiques. Seulement le sens de cette question vient du fait qu'on peut se demander s'ils le font en philosophes, c'est-à-dire dans le respect de toutes les vertus, comme l'a souhaité Platon.

Conclusion

Le philosophe, en Afrique ou ailleurs dans le monde, ne peut aujourd'hui ignorer le contexte difficile de la précarité dont souffre la grande majorité de personnes. Cette situation qui ne peut laisser

indifférents les esprits qui réfléchissent, est plus alarmante en Afrique. C’est pourquoi, la critique sociale déjà en vogue en philosophie doit faire du contexte social africain son champ de bataille pour permettre aux populations africaines d’espérer au moins un lendemain meilleur. Nous parlons d’espoir parce qu’avec les différents foyers de conflit qui viennent s’ajouter à la pauvreté en Afrique, certaines populations sont aujourd’hui condamnées au désespoir total.

Références bibliographiques

- ADORNO Theodor W., 1980, *Minima moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, trad. E. Kaufholz et J.-R. Ladmiral, Paris, Payot.
- AKAKPO Yaovi, 2016, *Science et reconnaissance. Entre la puissance et la solidarité*, Paris, Présence Africaine.
- BAMBARA Romuald Évariste, 2018, « Philosophie et développement de l’Afrique », *Afrique et développement*, Volume XLIII, n°3, 2018, pp. 1-24.
- HABER Stéphane, 2007 *L’Aliénation. Vie sociale et expérience de la dépossession*, Paris, PUF.
- 2006, *Critique de l’antinaturalisme*, PUF.
- FISCHBACH Franck, 2009, *Manifeste pour une philosophie sociale*, Paris, La Découverte.
- FISCHBACH Franck, 2011, *La privation de monde. Temps, espace et capital*, Paris, Vrin.
- HONNETH Axel, 2006, *La société du mépris. Vers une nouvelle Théorie critique*, trad. o. Voirol, Paris, La découverte.
- LE BLANC Guillaume, 2009, *L’Invisibilité sociale*, Paris, PUF.
- LE BLANC Guillaume, 2007, *Vies ordinaires, vies précaires*, Paris, Seuil.
- MARX Karl, 1972, *Contribution à la critique de l’économie politique*, trad. M. Husson et G. Badia, Paris, Editions Sociales.
- MARX Karl & ENGELS Friedrich, 1968, *L’Idéologie allemande*, trad. H. Augier, G. Badia, J. Baudrillard, R. Cartelle, Paris, Editions Sociales.
- RENAULT Emmanuel, 2004, *L’expérience de l’injustice. Reconnaissance et clinique de l’injustice*, Paris, La Découverte.
- SAVADOGO Mahamadé, 2013, *Philosophie de l’action collective*, Paris, L’harmattan.
- SAVADOGO Mahamadé, 2003, *Eric Weil et l’achèvement de la philosophie dans l’Action*, Namur, PUN, 2003.

- SAVADOGO Mahamadé, 2008, *Pour une éthique de l'engagement*, Presse universitaire de Namur.
- Rapport sur l'emploi en Afrique (re-Afrique) – Relever le défi de l'emploi des jeunes – Bureau international du Travail – Genève: BIT, 2020.
- Rapport sur le développement humain 2020 du Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD), NY 10017 www.undp.or, consulté le 25/11/2021.
- Rapport 2020 sur l'Indice de Perception de la Corruption de Transparency International #cpi2020 www.transparency.org/cpi, consulté le 25/11/2021.